SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 26 juillet— Indications pour la Louisiane—Temps beau ; plus chaud ; vents du sud.

Au port de Guanica.

Presse Associée.—Tous droits réservés.

Port de Guanica, île de Porto-Rico, 25 juillet, deux heures de l'après-midi; par voie de St-Thomas, Indes occidentales danoises, 26 juillet — L'expédition militaire américaine commandée par le major général Nelson A. Miles, commandant en chef de l'armée des Etats-Unis, partie de Guantanamo dans la soirée du jeudi 21 juillet dernier, a été débarquée avec succès aujourd'hui au port de Guanica, après une escarmouche entre un détachement de troupes espagnoles et trente hommes de la baleinière de la canonnière auxiliaire Gloucester, autrefois le yacht Corsair, à M. J. Pierpont Morgan. Quatre Espagnols ont été tués. Pas un Américain n'a été atteint.

Les troupes ont été rapidement envoyées en avant pour s'emparer du chemin de fer conduisant à Ponce, qui n'est qu'à dix milles à l'est du port de Guanica.

A partir de Ponce, il y a une excellente route militaire qui court à 85 milles au nord, vers San Juan.

On attend dans 24 heures l'arrivée du corps d'armée du général Brooke, avec le New Orlaens, l'Annapolis, le Cincinnati, le Leyden et le Wasp.

Ces navires ont quitté brusquement Guantanamo, jeudi soir, avec le Massachusetts, commandé par le capitaine F. J. Higginson, qui est à la tête de l'expedition navale, laquelle se compose du Columbia, du Dixie, du Gloucester et du Yale.

Le général Miles est à bord de ce dernier navire.

Les navires qui font le transport des troupes sont le Nueces, le Lampasas, le Comanche, le Rita, l'Unionist, le Stillwater, le City of Macon et le Specialist. Ces navires sont entrés dans le port, dans l'ordre que nous venons d'indiquer.

De Guantanamo à ce port la traversée s'est passée sans aucun incident.

Hier, à midi, le général a convoqué un conseil. Il a annoncé qu'il était résolu à ne pas se diriger vers le cap San Juan, mais à suivre le passage Mona, pour surprendre l'ennemi et déjouer ses desseins.

La route a été changée en conséquence, et le Dixie a été expédié au général Brooke, au cap San Juan.

Ponce, qui est situé à 10 ou 15 mille de ce port, est à l'est et est une place difficile à enlever.

En outre, il n'y a pas assez de profondeur d'eau à Ponce pour débarquer aisément les troupes.

Avantage particulier qu'offre la place de Guanica: elle est à proximité du chemin de fer, qui la relie avec Ponce, ce qui fournit un moyen de transport pour nos troupes, dès aujourd'hui.

Ce matin, de bonne heure, le Gloucester, sous le commandement du lieutenant-commandant Wainwright, est entré à toute vapsur dans le port, pour reconnaitre la place. La flotte attendait et veillait au dehors.

Le petit yacht brava les mines que l'on supposait être placées dans le port, et y trouva 5 brasses d'eau près de la plage.

Guanica est une ville paisible, entourée de terres cultivées. Derrière, s'élèvent de hautes montagnes; le long de la plage se trouve un village d'une vingtaine de maisons.

Les Espagnols ont été frappés de surprise. C'est un coup de canon du Gloucester qui leur a annoncé l'approche de l'armée d'invasion. Le Gloucester demandait tout simplement aux Espagnols d'amener leur pavillon qui flottait devant un blockaus à l'est du village. Le premier coup fut dirigé vers les collines, à l'est de la baie, pour éviter de blesser les femmes et les enfants.

Le Gloucester s'approcha alors à moins de 600 yardes de la plage, une chaloupe à vapeur portant un Colt à tir rapide ainsi que 30 hommes sous le commandement du lieutenant Husee.

La chaloupe pénétra dans le port sans opposition.

Le quartier-maître Berk, ordonna à un de ses hommes d'abaisser le drapeau espagnol et de hisser le drapeau américain.

Aussitôt, les soldats espagnols commencèrent un feu bien nourri sur les américains. Le Gloucesser y répondit avec ses canons de 3 et 6 livres et lança une pluie de bombes sur le village et les collines, à l'ouest, où l'on apercevait des cavaliers, qui arrivaient, en toute hâte, au secours de Guanica.

—:o:—

Enfant noyé dans le bayou Terrebonne.

Dépêche Spéciale à l'Abeille.

Houma, Louisiane, 26 juillet— Le jeune fils âgé de six ans de M. Claiborne Bergeron s'est noyé aujourd'hui dans le bayou Terrebonne, qu'il essayait de traverser sur une allége.

Les malades dans l'armée de Shafter.

Presse Associée.

Washington, 26 juillet—A dix heures 30 du soir le bulletin suivant a été affiché au département de la guerre:

Santiago, par voie de Hayti, 26 juillet—A l'adjudant général, Washington.

L'état sanitaire à la date du 25 juillet est le suivant:

Total des malades atteints d'autres maladies que la fièvre, 237; total des malades atteints de la fièvre, 2.138; nouveaux cas de fièvre, 495; fiévreux guéris ayant repris leur service, 412.

Signé: SHAFTER.

Un manifeste.

Presse Associée

Paris, 27 juillet—Des carlistes réunis près de Bayonne, France, ont envoyé à Don Carlos, le prétendant au trône d'Espagne, un projet de manifeste.

LA CRISE EN ESPAGNE.

Premières négociations pour le rétablissement de la paix.

C'est du côté de l'Espagne, aujourd'hui, que se portent anxieusement les curiosités. Si nous en croyons les dépêches que nous avons reçues, hier, et que nous publions ce matin; si nous nous en rapportons à la lettre extrêmement intéressante, que l'on trouvera dans une autre colonne et qui est de la main d'un homme qui connait à fond le sujet qu'il traite et le pays dont il parle, la malheureuse Péninsule est en train de traverser une crise terrible. Les carlistes, d'un côté, les socialistes, de l'autre, deviennent menaçants. Une révolution est à redouter et, si elle éclate, elle sera sanglante. Non seulement les diverses oppositions veulent renverser le gouvernement, qu'elles accusent d'une lamentable incapacité et d'une négligence criminelle: mais si, — ce qui est probable — elles y réussissent elles se livreront entr'elles une bataille acharnée; car elles représentent les idées les plus opposées, l'ultra-démocratie, d'un côté, et l'ultra-royalisme, de l'autre.

Pour se jeter à la traverse et mettre le holà, nous ne voyons guères surgir qu'une personalité—le général Polavieja. Tous les autres, même le maréchal Campos, sont démonétisés.

L'armée est, à l'heure qu'il est, complètement maitresse de la situation; mais l'armée demande la poursuite de la guerre à outrance, et le général Polavieja ne la veut pas, ne peut pas la vouloir. Ce serait, de sa part, une tentative aussi criminelle qu'insensée. Or, Polavieja est un honnête homme, un patriote, et un partisan de la Reine Régente et de la dynastie actuelle, que veulent précisément chasser les Carlistes et les Socialistes.

Telle est la situation de l'Espagne, actuellement. Elle n'est pas gaie, comme on le voit, et tout nous porte à croire que ce malheureux pays est condamné à voir de bien vilains jours.

La crise suprême ne se fera pas attendre. Si, en effet, nous en croyons encore des dépêches qui nous paraissent officielles, les négociations en vue du rétablissement de la paix sont entamées. C'est même l'ambassadeur de France qui est chargé de faire les premières démarches, de la part de l'Espagne. Dieu veuille qu'il réussisse, car au fléau de la guerre menace de s'ajouter celui de l'épidémie.

Reste à savoir si le gouvernement de Madrid se résignera et peut même se résigner à accepter les conditions que lui proposera celui de Washington. Car, pour avoir la paix, à l'extérieur, il s'expose à une révolution sanglante, à l'intérieur.

Espérons, cependant, que cette crise terrible n'aura pas le dénouement sanglant que prédisent certains pessimistes.

Notre Administration Municipale.

Il se passe dans notre Conseil de Ville, des choses véritablement étranges. Hier, une compagnie, qui a peut être le tort d'être française, proposait le pavage en asphalte de la rue des Remparts, entre Kerlerec et Esplanade; elle offrait toutes les garanties désirables: pas un paiement, si le travail n'était pas satisfaisant. Quant aux garanties qu'elle donnait, elles étaient nombreuses; la compagnie citait les travaux qu'elle avait accomplis à Paris, à Vienne, à Londres, à New York, à Philadelphie et qui avaient partout, donné pleine satisfaction. En dépit des arguments sans réplique que M. Claiborne faisait valoir, en faveur du projet, il a été rejeté net. Pourquoi? Nous l'ignorons. Ceux qui ont voté contre la soumission seraient peut-être fort embarrassés d'en donner la raison. Voilà comment nous sommes administrés. Et l'on se plaint, après cela, que la ville ne progresse pas comme les autres grandes cités!

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Au Parc, la grande attraction de la semaine, c'est l'apparition: ce sont les exécutions de Willard Simmes, qui est un comédien et un chanteur habile.

Quant au programme, il a eu hier son succès ordinaire avec l'ouverture de Fra Diavolo et plusieurs pots-pourris sur des oeuvres de Verdi, Audran, etc.

Citons aussi un excellent bariton, M. Bravo, dont on a beaucoup applaudi la voix.

West End.

Beaucoup de monde, hier soir, au West End. On avait annoncé un programme très alléchant, qui avait attiré la foule. Parmi les solistes, nous citerons Mlle Lardinois et M. Herman Bellstedt, le cornettiste. Grand succès remporté par la fantaisie rustique, avec imitation des cris et chants de la plupart des animaux; elle a été vivement applaudie.

LA FETE —DU— 14 JUILLET A PARIS.

La veille, il avait plu abominablement, et si le mauvais temps n'avait pas nui à la fête officielle du Panthéon, où les grands corps de l'Etat célébraient la mémoire de Michelet, la fête populaire dont la place de l'Hôtel-de-Ville avait été le théâtre n'aurait pu avoir lieu. Le lendemain, le soleil a reparu dans un ciel d'un bleu profond, débarrassé de ses vilains nuages, et il a permis au spectacle militaire de l'après-midi, dans le poétique décor de Longchamps, de développer toutes ses splendeurs.

La ville était suffisamment décorée de drapeaux, bien que la répétition périodique de cette fête ait fini par lasser un peu l'enthousiasme qui se traduit par ces débauches de couleurs dont on fût témoin, pendant les fêtes russes. Mais la gaieté de Paris, elle, ne s'est point éteinte.

Dans la soirée, aux principaux carrefours, des bals avaient été organisés et ils ont eu une clientèle nombreuse.

Nous rendons compte, d'ailleurs, des principaux événements de cette belle journée.

La revue de Longchamps.

La revue de Longchamps, qui commence à trois heures pour les spectateurs, commence infiniment plus tôt pour les figurants. C'est à huit heures du matin, par exemple, que les canonniers de Vincennes sonnent à l'étendard, puis montent à cheval pour se mettre en chemin. Les autres calculent leur départ d'après la distance et font comme si Longchamps, qui est leur point terminus, était en réalité le point initial de quelque étape commune.

Toute la matinée, des détachements de toutes armes sillonnent Paris dans tous les sens. à onze heures, la concentration est bien près d'être faite, car les troupes venues de Paris même ont dépassé l'allée de la Reine-Marguerite; celles qui viennent de Rueil, Saint-Germain ou Versailles ont franchi la Seine et s'arrêtent au bord de l'eau. L'ordre pour la revue fixe à chaque unité l'emplacement qu'elle occupera pour le repos: ce sont des cantonnements d'une heure, établis selon toutes les règles qui régissent les vrais cantonnements; les troupes restent groupées par brigades et elles ont devant elles des débouchés pour reprendre la marche. Les hommes tirent un repas froid de leurs sacs ou de leurs sacoches; les officiers s'installent à la table de la cantinière; les chevaux attendent avec résignation.

A deux heures, une forêt de baïonnettes se montre au carrefour de l'hippodrome, si nombreuses et si pressées qu'on dirait une seule flambée de soleil. La 3e brigade d'infanterie débouche musique en tête en colonnes de bataillon et vient avant les autres occuper sa place de bataille, qui est au centre de la ligne, au premier rang, mais déjà les troupes de la 3e et de la 9e division rompent de toutes parts le pourtour de l'esplanade et gagnent gaiement la case particulière qu'elles occuperont sur l'échiquier. C'est vraiment un grand spectacle que celui de ces bataillons alertes débouchant ensemble sur le terrain du rendez-vous: la plupart paraissent en colonnes par quatre à cause de l'étroitesse des passages: ils font aussitôt «à gauche en ligne» pour former les pelotons, puis déploient leurs compagnies au pas gymnastique.

Le tableau vivant est complet à présent. Sur une première ligne s'étend l'infanterie et sur une seconde les troupes à cheval. A l'extrême droite, l'Ecole polytechnique, puis le carré de Saint-Cyr: ce sont les deux écoles, et l'on songe avec émotion à ce qu'elles valent et à ce qu'elles pèsent dans la vie de l'armée et dans celle du pays. Après ces deux élites, les troupes spéciales sont aux places d'honneur: les casques jaunes des pompiers se mêlent dans la perspective à la ligne éclatante des cuirassiers. Les chasseurs à cheval, juste derrière les chasseurs à pied, sont d'un bleu gai qui contraste avec la sombre tenue des artilleurs: ceux-ci se cachent derrière le fourré rouge des fantassins.

Les autorités viennent d'arriver. Un groupe d'officiers d'état-major général auxquels se mêlent un petit nombre d'officiers étrangers s'est formé à la suite du gouverneur militaire de Paris; il accompagnerait le ministre si le ministre était à cheval. Tout ce billant cortège attend à la hauteur du moulin, quand l'escorte présidentielle apparait, annoncée par le canon du mont Valérien, et quand le ministre de la guerre assis à côté du président salue du chapeau haut de forme cette armée placée sous son commandement.

Les batteries de tambour, les sonneries de clairons et les musiques jouant la «Marseillaise» ont salué le chef de l'Etat. La revue commence aussitôt. Le gouverneur militaire passe devant le front au petit galop de son élégant cheval alezan, puis longe de même la seconde ligne; à mesure qu'il passe, chaque corps de troupe ouvre le ban pour les nouveaux légionnaires; partout la formule sacramentelle est prononcée, l'accolade donnée, la croix remise en présence des frères d'armes et des subordonnés. Pour les jubilaires moins heureux qui n'ont pas de troupes et qui, faute d'une famille, se contentent, comme dit la chanson, d'«embrasser leur carrière», une cérémonie particulière est organisée pour laquelle les sapeurs de Versailles prêtent clairons et tambours et le général de Pellieux décore aussi ceux-là en musique, ainsi qu'il convient.

Un mouvement de flanc reporte vers la droite cette énorme masse militaire, puis elle revient en colonne de bataillons, d'escadrons ou de batteries et s'écoule peu à peu par un défilé solennel.

La musique de la garde républicaine fait défiler les huit compagnies de l'Ecole polytechnique.

C'est en 1856, croyons-nous, que l'école parut à la revue de Longchamps pour la première fois depuis la guerre. Le général Boulanger avait visité les polytechniciens chez eux et prononcé dans le grand amphithéâtre de physique un long discours peu goûté de cette jeunesse raisonneuse: on tenait à passer alignés devant son cheval noir. Depuis lors, la tradition s'est établie de faire paraitre chaque année en tête des troupes ces nourrissons de la Minerve scientifique et de montrer qu'avant tout ils sont des soldats prêts à servir la France par les armes et non seulement par la pensée.

C'est fini. Les dernières troupes s'écoulent par les orifices que l'ordre leur fixe pour la sortie; le chef de l'Etat repasse dans sa daumont élégante; tous les témoins officiels, sans compter les invités abyssins sous leurs manteaux noirs brodés d'or, s'éloignent à leur tour. La foule heureuse porte son jugement et se déclare satisfaite. C'est de ce sentiment général que le président de la République se déclare l'interprète en envoyant les félicitations suivantes au ministre de la guerre

Mon cher ministre,

L'imposant spectacle auquel nous venons d'assister nous a permis d'admirer la magnifique tenue des troupes de toutes armes, tant de l'armée active que de l'armée territoriale, rivalisant, dans leur défilé, d'entrain et de correction.

La France applaudit avec confiance et fierté son armée dont la solidité et l'instruction viennent une fois de plus dans cette grande solennité militaire du 14 juillet.

Je vous prie, mon cher ministre, de transmettre à M. le gouverneur et à l'armée de Paris mes félicitations et celles du gouvernement de la République.

Veuillez agréer, mon cher ministre, l'expression de mes sentiments affectueux,

FELIX FAURE.

M. Cavaignac a transmis, en ces termes, la lettre du président de la République au général Zurlinden, gouverneur militaire de Paris:

Monsieur le gouverneur,

J'ai l'honneur de vous transmettre la lettre ci-jointe que M. le président de la République a bien voulu m'adresser après la revue de ce jour et je vous prie de la porter par la voie de l'ordre à la connaissance des troupes du gouvernement militaire de Paris.

Je tiens à y ajouter l'expression de mes félicitations personnelles pour les soldats et les officiers qui les commandent avec tant de dévouement et d'abnégation.

Agréez, etc.

CAVAIGNAC.

La journée du 15 a été consacrée au repos pour toutes les troupes de la garnison: les bureaux du ministère sont restés fermés.

Le retour à l'Elysée.

Des cris de: «Vive Félix Faure! Vive l'armée! Vive Cavaignac!» sont poussés au passage du landau présidentiel. La foule se range d'elle-même et salue. A cinq heures, la daumont rentre dans la cour et se range au perron de l'Elysée.

Les Tribunes.

S'il y avait autant de monde dans les tribunes et dans l'enceinte du centre les précédentes années, il ne pouvait y en avoir plus. Non seulement toutes les chaises et tous les bancs étaient occupés, mais encore la plus petite parcelle de terrain. C'était un entassement.

Dans la tribune officielle, à gauche de la tribune présidentielle, on avait réservé des places pour Mme Félix Faure, les femmes des ambassadeurs, les femmes des ministres et de quelques généraux. Comme l'allée pratiquée à travers les gradins avait été envahie, les femmes des ambassadeurs ont dû enjamber les banquettes. Mme Félix Faure était en robe de soie rayée noir et blanc, avec gilet de soie vert céladon encadré de guipure; elle était coiffée d'un chapeau noir surmonté de plumes. A sa droite était assise Mme Loubet et à sa gauche Mme Cavaignac.

Le président de la République est arrivé à l'heure militaire. Le bel attelage à la daumont a eu, auprès des tribunes comme à travers Paris, son habituel succès.

Dans le landau présidentiel se trouvaient, avec M. Félix Faure, MM. Cavaignac, ministre de la guerre, le général Hagron, secrétaire général de la présidence, et le général Gonse, sous-chef d'état-major général. Des cris de «Vive Cavaignac» ont accueilli cette arrivée, pendant que le canon jetait sa note grave dans le lointain. Le ministre de la guerre saluait avec empressement.

Quand M. Félix Faure eut mis pied à terre, MM. Crozier et Mollard, directeur et chef adjoint du protocole, l'ont précédé jusqu'à sa tribune. En passant devant les Abyssins, à qui l'on avait réservé une enceinte spéciale en bordure de la pelouse, le président de la République a salué le chef de la mission.

La tribune officielle, ornée de tentures rouges, est bondée comme tout le reste. Au centre, le président prend place entre MM. Loubet et Deschanel, puis, sur la même ligne, le garde des sceaux, le ministre de la guerre, le nonce apostolique, le ministre des affaires étrangères, le ministre de la marine, les autres membres du cabinet et le corps diplomatique en grande tenue.

Le président de la République assiste debout à la revue que passe le général Zurlinden au petit galop de son cheval, puis s'assied, pendant que les troupes vont se masser derrière le mamelon, du côté de Saint-Cloud, avant le défilé. Pendant ce long entr'acte, qui dure près de trois quarts d'heure, on sert aux personnages officiels des rafraichissements.

Mais voici le défilé. Le président se lève et chacun l'imite. Timidement on monte sur les chaises et aussitôt on provoque des protestations devant lesquelles il faut descendre. On s'arrange alors du mieux qu'on peut, en se dressant sur la plante des pieds.

Le spectacle est admirable. Le soleil n'est pas brûlant, mais assez éclatant pour faire briller les casques d'argent et les baïonnettes. Dans les tribunes on acclame les régiments et quelques généraux. Les spectateurs ont à la main un plan de la revue avec l'ordre du défilé et les noms des officiers généraux qui précèdent leurs régiments. Quand arrive devant la tribune présidentielle le général de Pellieux, il passe en saluant de son épée. Les bravos sont plus nourris et les cris s'élèvent: «Vive l'armée!»

Les manifestations.

C'est surtout à la place de la Concorde qu'elles ont lieu.

A la statue de Strasbourg, nombre de sociétés sont venues apporter des emblèmes et des couronnes.

Ce sont d'abord les membres de la Réunion amicale des anciens défenseurs de Strasbourg. Après s'être groupés à leur siège social, 18, boulevard de Strasbourg, ils ont suivi toute la ligne des grands boulevards et sont arrivés, par la rue Royale, jusqu'au pied de la statue.

Le groupe des Patriotes travailleurs du treizième arrondissement leur a succédé. Il avait à sa tête MM. Paulin Méry et Paul Bernard, députés.

A la suite sont arrivés: les membres de la Schlestadtienne, société amicale et fraternelle des enfants de Schlestadt demeurés français.

Ils se sont rencontrés avec la délégaton de l'Association amicale des Alsaciens-Lorrains et la société l'Alsacienne-Lorraine. Cette dernière société était précédée de son drapeau et de celui de la Strasbourgeoise qui a fait la campagne de 1870-71 et figuré au siège de la ville de Strasbourg.

Enfin sont venus les membres de la Ligue des Patriotes.

Ces diverses sociétés avaient apporté de tres belles couronnes qu'elles ont déposées sur le piédestal de la statue.

Aucun discours. On s'est contenté de crier: «Vive la France! Vive la République!»

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 Juillet 1898.

I—**Dans les Roses**, Deuxième partie, par M. André Theuriet, de l'Académie française.
II—**L'Autriche future et la future Europe**, par M. Charles Benoist.
III.—**Au Canada.—L'Education et la Société**, par Th. Bentzon.
IV.—**Louis XVIII et le duc Decazes d'après des documents inédits.** III. **L'assassinat du duc de Berry** 1820 par M. Ernest Daudet.
V.—**La suppression des distances**, par M. Lazare Weiller.
VI.—**Paysans et ouvriers depuis sept siècles.**—IV. **Les frais de nourriture aux temps modernes**, par M. le vicomte Georges d'Avenel.
VII.—**Revue littéraire.—Un roman de mœurs napolitaines**, par M. René Doumic.
VIII.—**Revue musicale.—La Cloche du Rhin, à l'Opéra;—La Vie de Bohême, à l'Opéra-Comique**, par M. Camille Bellaigue.
IX.—**Revues étrangères.—Un confident de Richard Wagner**, par M. T. de Wyzewa.
X.—**Chronique de la Quinzaine.—Histoire politique**, par M. Francis Charmes.
XI.—**Bulletin Bibliographique.**

Offre généreuse.

La maison Mariani et Cie., de New York, enverra gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

---

qu'elle y avait laissés et qui devaient ne plus penser à elle, étouffont en elle les souvenirs importants, elle jouissait en paix de ses triomphes mondains.

Elle était l'âme de toutes les réunions féminines; ces dames la consultaient pour leurs robes, leurs chapeaux, la manière de s'habiller, ne s'en rapportaient qu'à son goût: dès qu'elle avait adopré une mode nouvelle de Paris, on se hâtait de faire comme elle. On cherchait à l'imiter en tout, jusque dans ses manières et son langage.

Mais, toujours, pas la plus petite critique à faire sur sa conduite; elle tenait à conserver intacte la réputation de femme vertueuse et attachée à ses devoirs qu'elle s'était acquise.

Quoique très gracieuse et d'une amabilité charmante de tous ceux qui l'approchaient, par son attitude calme, pleine de sérénité, et parfois légèrement moqueuse, elle savait se défendre contre les plus adroites tentatives de séduction.

Si une parole un peu trop ardente était glissée à son oreille, celui qui l'avait prononcée en était aussitôt puni par un regard froidement dédaigneux.

Du reste, à regarder seulement la belle Française, on sentait qu'elle avait l'insensibilité du cœur et que le cœur devait rester impitoyablement fermé aux plus entraînantes sollicitations de l'amour.

V

LE NEGRE MUET.

Deux ans et demi se sont écoulés depuis la naissance d'Eliane. Déjà grande pour son âge, elle est délicieusement jolie, avec ses jolis yeux bleus et ses fins cheveux blonds bouclés autour de sa petite tête mutine. Elle court comme un lièvre et gazouille comme une nichée de fauvettes, quand elle ne fait pas retentir toute la maison de ses cris joyeux. Quand elle se met à babiller, elle dit des choses très drôles qui intéressent médiocrement sa mère, mais qui font rire le banquier jusqu'aux larmes.

Cependant, depuis quelque temps M. Barruett était soucieux. Qu'avait-il?

Un matin, Valentine le lui demanda.

— Ma chère amie, répondit-il, je n'ai plus à nous cacher ce qui m'attriste; c'est une mauvaise nouvelle, pour moi du moins, que j'ai à vous annoncer.

— Si cette nouvelle est mauvaise pour vous, elle l'est également pour moi.

—C'est vrai.

—Voyons, de quoi s'agit il? Serait-ce une perte d'argent?

—Non.

—Alors pourquoi cet air triste que vous avez depuis une quinzaine de jours?

—Je vais être obligé de m'éloigner de vous et de notre chère petite.

—Vous allez partir en voyage?

—Oui.

—Mais puisque cela vous fait tant de peine, ne partez pas.

—Il le faut dans l'intérêt de notre maison de commerce.

—Ah! Et quand devez-vous partir?

—Demain, car je ne peux plus retarder mon départ.

—Est-ce que vous serez longtemps absent?

—Trois mois, peut être quatre.

—Oh! alors, je comprends la peine que vous éprouvez; mais un autre ne peut pas partir à votre place?

—Malheureusement, non: il s'agit de plusieurs affaires très importantes, qui ne peuvent être traitées que par moi.

—Où donc devez-vous aller?

—Dans l'Amérique du Sud, d'abord et ensuite, probablement, aux Grandes-Indes.

—Oh! que c'est loin, que c'est loin!

—J'ai déjà fait ce voyage plusieurs fois.

—Et vous partez seul, vous n'emmenez personne avez vous?

—J'ai l'intention de me faire accompagner par un de mes fils.

—Pas Edouard? dit vivement Valentine.

—C'était lui précisément, comme étant l'aîné, que je désirais avoir avec moi, et si nous n'avions pas notre chère mignonne, je vous aurais emmenée. Mais après réflexion j'ai décidé que James m'accompagnerait; s'il est plus jeune que son frère, il est aussi plus robuste et supportera mieux les fatigues du voyage. Et puis, je tiens à ce qu'il se mette de plus en plus au courant des grosses affaires de notre maison. Edouard n'a pas l'apparence de la force de James, qui est trempé comme moi; mais son tempérament est excellent. Vous le savez, il ne commet pas d'imprudences comme son frère.... Ainsi, il n'a pas encore bu une goutte de rhum; il a horreur de tout ce qui ressemble à un excès, sa vie est on ne peut plus régulière. Enfin, ce rêveur, ce délicat est, en somme, un garçon sérieux.

—C'est ce que je vous ai toujours dit.

—Je n'ignore pas votre grande affection pour Edouard, elle est celle d'une véritable mère.

—Et vous me mettez sous sa protection?

—Pour vous et ma fille, ma chère amie, j'ai mieux qu'un chien.

—Mieux que Médor pour la fidélité et le courage?

—Vous verrez tout à l'heure.

Le mari fit jouer un timbre, et au domestique qui parut:

—Allez me chercher ma fille, dit-il.

Au bout d'un instant le domestique amena l'enfant qui, avec un cri de joie, sauta sur les genoux du banquier et lui fit un collier de ses bras.

—Vous n'avez pas besoin d'être protégée, ma chère Valentine; mais il suffirait de la présence d'Edouard près de vous pour vous faire respecter. Néanmoins, je veux vous donner ainsi qu'à notre chère Eliane un véritable garde du corps.

—Un garde du corps! fit la jeune femme étonnée. Mais j'en ai déjà un, ajouta-t-elle, en caressant de la main son chien Médor, qu'elle avait amené de France.

—Maintenant, reprit M. Barruett, s'adressant au domestique, allez dire de monter à l'homme qui se tient sur la dernière marche du perron de l'hôtel.

Peu après, celui qui était appelé parut sur le seuil de la porte du salon où il resta immobile.

La jeune femme regarda le personnage, puis son mari avec étonnement.

L'homme était un nègre de haute stature, merveilleusement bâti et d'un noir superbe. Dans son immobilité, on aurait dit un Antinoüs noir.

Les jambes, les bras, le torse étaient nus.

Un large caleçon blanc, taillé dans une pièce de flanelle et tombant jusqu'aux genoux, était son seul vêtement. Une ceinture rouge, aux extrémités flottantes, et des sandales de cuir jaune complétaient son accoutrement.

Si la structure générale commandait l'admiration d'un artiste, par la pureté des ligne et de l'élégance des formes, bien qu'elles eussent la caractéristique de la race nègre, les traits du visage ne manquaient pas d'une certaine noblesse.

Le front était large, les yeux brillaient du feu de l'intelligence et la physionomie avait un grand air de loyauté.

—Quel est cet homme? demanda la jeune femme.

—Votre esclave, répondit M. Barruett.

—Mon esclave?....Je croyais qu'il n'y avait plus d'esclave en Amérique, comme en Europe. Je ne comprends pas, mon ami, expliquez vous.

—Voici l'explication demandée: dans un voyage que je fis en Abyssinie, l'année qui précéda notre mariage, j'ai pu arracher cet homme à un épouvantable supplice.

—Ah! Et comment cela?

—Je dois vous dire, d'abord, qu'il s'appelle Marmor. Il était le chef d'une tribu sauvage et très belliqueuse qui se révolta contre son roi. Vaincu dans la bataille, Marmor fut fait prisonnier et condamné à avoir successivement, d'abord la langue coupée, puis les yeux crevés et les poignets tranchés.

—C'est horrible!

—Après ces mutilations, il devait être abandonné dans une forêt peuplée de bêtes féroces et de serpents.

—Vous me faites frissonner.

—Je ne sais plus trop comment je fus amené sur le lieu du supplice, comme on venait de procéder à la première mutilation.

—On lui avait coupé la langue?

—Oui.

—Oh! le malheureux!

—On se disposait à lui crever les yeux: alors mon cœur se souleva d'indignation et j'offris au roi d'acheter le condamné; il accepta, et Marmor me fut livré moyennant deux mille dollars et un fusil. Le pauvre diable avait assisté aux préliminaires du marché, qui s'était traité en anglais. Il avait, et pour toujours, perdu l'usage de la parole; mais il connaissait assez la langue anglaise pour comprendre ce que je faisais pour lui. Bien qu'il crût d'abord que je l'achetais comme esclave, il se montrait déjà très reconnaissant.

—Je le comprends.

(*A continuer*)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.